



HAL
open science

Cultures, peuples, groupes ... et gènes

Jean-Paul Demoule

► **To cite this version:**

Jean-Paul Demoule. Cultures, peuples, groupes ... et gènes. Gilles Pierrevelcin; Jan Kysela; Stephan Fichtl. Unité et diversité du monde celtique. Actes du 42e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Prague, 10-13 mai 2018), Collection AFEAF 2 (42), AFEAF, pp.21-30, 2020, 978-2-9567407-1-1. halshs-03324398

HAL Id: halshs-03324398

<https://shs.hal.science/halshs-03324398>

Submitted on 23 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Cultures, peuples, groupes ... et gènes

Jean-Paul Demoule

La notion de « culture archéologique » appartient à une vision des sociétés passées souvent qualifiée de « historico-culturelle » (*kultur-historisch* en allemand, *Culture History* en anglais) qui a fait l'objet de nombreuses études historiographiques (Sklenář 1983 ; Malina, Vašíček 1990 ; Morris 2000 ; Trigger 2007 ; Webster 2008). Dès la fin du XVIII^e siècle, et tout au long du XIX^e siècle, les sciences modernes se constituent en effet comme telles et entreprennent d'ordonner leurs données, à la fois en les classant par catégories (comme le fait Carl von Linné avec les espèces animales et végétales), et dans le temps. Ainsi Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865) établit en 1836 le fameux « Three Age System », que subdivisera plus tard John Lubbock. Dans le même temps, les Européens étendent leur domination sur le monde, laquelle s'accompagne d'expéditions archéologiques, comme en Égypte, en Mésopotamie, en bientôt en Inde ou dans les Amériques, qui révéleront des civilisations entières et brillantes, jusque-là inconnues. Par ailleurs, la découverte et l'identification d'espèces animales disparues, mais surtout d'espèces humaines disparues (avec la reconnaissance de l'homme de Neandertal en 1859) étendent considérablement la durée de l'histoire humaine. Enfin la notion d'évolution, mise en forme par les travaux de Charles Darwin, s'impose dans le monde savant et oriente selon le temps les classifications animales et végétales, et donc humaines.

Ces découvertes, et leur authentification, se font en grande partie grâce à l'examen minutieux des couches géologiques. C'est donc la géologie qui va naturellement servir de modèle de compréhension. L'histoire de l'humanité est pensée comme une série de périodes successives, ce qui était de toute façon le cadre de toute recherche historique, mais cette fois ces classifications se font à une échelle universelle. Le philosophe français Nicolas de Condorcet (1743-1794) avait ouvert la voie en 1794, avec son livre sur *l'Esquisse d'une histoire des progrès de l'esprit humain*, qui divisait l'histoire humaine en dix étapes successives. Cette vision évolutionniste générale se précisera avec *Ancient Society* (1877) de Lewis Morgan (1818-1881), qui peut déjà prendre en compte les données ethnographiques, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure de l'extension de la colonisation européenne. Lewis Morgan sera lui-même le principal inspirateur du livre de Friedrich Engels, paru peu après la mort de Karl Marx,

avec lequel il avait été conçu : *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884) – ouvrage qui à son tour inspirera l'un des principaux préhistoriens de la première moitié du XX^e siècle, Gordon Childe, dans sa vision évolutionniste globale de l'histoire humaine (Childe 1942).

Aussi le dernier tiers du XIX^e siècle verra-t-il fleurir toute une série de « romans » évolutionnistes, principalement anglo-saxons, comme, par ordre chronologique, *Primitive Marriage* de John Mc Lennan (1865) ; *Researches into the Early History of Mankind* (1865) et *Primitive Culture* (1873) de Edward Tylor ; *History of European Morals from Augustus to Charlemagne* de William Lecky (1869) ; le *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété* de Maxime Kovalevsky (1890) ; le *Woman's Share in Primitive Culture* de Mason (1895) ; le *Primal Law* de James Atkinson (1903), l'une des références savantes de Siegmund Freud ; le *Morals in Evolution* de Leonard Hobhouse (1906).

Cette recherche d'une histoire universelle et d'un sens global de l'histoire caractérisa surtout la recherche anglaise et française. Dans la lignée de Thomsen et Lubbock, on définit des « âges » censés avoir une portée universelle. Ainsi Édouard Lartet décrit en 1861 un « âge du mammoth » et un « âge du renne », entre autres. Ce système sera remplacé à partir de 1869 par Gabriel de Mortillet avec une périodisation en quatorze phases successives et également universelles, qui portent à chaque fois le nom d'un site précis, presque toujours français : Acheuléen, Moustérien, Aurignacien, Solutréen, Magdalénien, etc. Cet impact d'une vision géologique sur la Préhistoire aura une influence jusqu'à nos jours. On parlera ainsi d'un « Acheuléen » en Afrique, bien que le site de Saint-Acheul soit un modeste faubourg de la ville d'Amiens.

Volksgeist et races

Toutefois, cette vision universaliste propre surtout au Royaume Uni et à la France se heurtait à une toute autre tradition, celle du monde savant allemand. Contrairement à la Grande-Bretagne et à la France, États unifiés de longue date où le sens du mot « nation » ne posait aucun problème, l'Allemagne est encore éparpillée entre deux empires multinationaux et de nombreux

royaumes, principautés ou duchés. Elle le restera en partie, même après l'unification allemande de 1871, consécutive à la guerre franco-prussienne de 1870. Il s'ensuit une beaucoup plus grande attention, à la fois aux différences culturelles suivant les régions, et plus généralement à l'espace géographique. Plus globalement encore, il y existait une tradition de réflexion sur ce qu'était une « nation », qui remonte aux tout débuts du romantisme allemand, et en particulier au pasteur Johann Gottfried von Herder. Pour le mouvement romantique, les nations sont ressenties comme des organismes biologiques et éternels, venus du fond de la Préhistoire, animées par une « âme nationale », le *Volkgeist*.

Les « nations » vont même avoir bientôt un substrat « racial », au fur et à mesure que la notion de « race », qui émerge à la fin du XVIII^e siècle avec Carl von Linné et Johann Friedrich Blumenbach, prend forme au cours du XIX^e siècle. Cette notion est officialisée vers le milieu du XIX^e siècle avec la création des « sociétés d'anthropologie », comme celle de Paris avec Paul Broca en 1859, ou de Berlin avec Rudolf Virchow en 1869, fondée avec le médecin, voyageur et anthropologue Adolf Bastian (1826-1905), lequel sera aussi le créateur du musée d'ethnographie de Berlin (*Königliches Museum für Völkerkunde*), l'un des plus importants du monde. Leur but, comme le déclarent les statuts de celle de Paris est : « l'étude scientifique des races humaines ». Ces savants ne sont nullement des idéologues réactionnaires ; ils pensent que les « races » sont inégales, mais que l'on doit aider les races inférieures. D'ailleurs, leur rigueur aboutira quelques décennies plus tard à l'abandon de la notion de « race » par les milieux scientifiques. Paul Topinard, l'un des principaux élèves de Broca, déclare à la fin du siècle : « La race n'existe pas dans l'espèce humaine, [...] elle est un produit de notre imagination et non une réalité brute, palpable. [...] Les hommes semblent ne présenter que des variations individuelles » (Topinard 1891, p. 4 et 39). De même en Allemagne Felix von Luschan, professeur d'anthropologie à Berlin, écrira dans sa somme testamentaire *Völker, Rassen, Sprachen* : « Toutes les tentatives pour découper l'humanité en groupes artificiels en se fondant sur la couleur de la peau, la longueur ou la largeur du crâne ou le type des cheveux, etc., se sont totalement fourvoyées [...], les tentatives à venir de ce genre [...] se révéleront de plus en plus comme des passe-temps stériles » (von Luschan 1922, p. 1 et 13). La « race » va bien sûr survivre jusqu'à nos jours, mais elle ne sera plus qu'une notion purement idéologique et politique, référence du racisme, toujours tristement actuel, voire une catégorie d'identification policière, comme aux États-Unis.

Quant à l'intérêt pour l'espace géographique, il s'enracine dès les commencements de la science allemande. Alexander von Humboldt (1769-1859) en fut sans aucun doute, par ses explorations systématiques dans les Amériques puis en Sibérie, le pionnier. C'est l'un de ses plus proches disciples, Carl Ritter (1779-1859), qu'on peut considérer comme le fondateur de l'école allemande de géographie, qui publie entre 1822 et 1859 les 19 volumes de sa monumentale *Géographie générale comparée* (*Allgemeine vergleichende Geographie*) – et encore n'a-t-il traité que de l'Afrique et de l'Asie. Il étudie en particulier l'influence du sol et de l'environnement sur la forme des sociétés.

L'école géographique allemande se poursuit avec les travaux de Friedrich Ratzel (1864-1904), qui combinent l'influence du milieu avec une vision organiciste des sociétés. Cette école sera tout aussi puissante au XX^e siècle. Walter Christaller (1893-1969), par exemple, formalisera la théorie des places centrales dans l'entre-deux-guerres, laquelle, jointe à la technique des polygones de Thiessen, marquera un renouvellement de l'analyse spatiale en géographie après la dernière guerre, dont les méthodes seront directement empruntées par l'archéologie à partir des années 1970.

Géographie et « cercles culturels »

Cette approche géographique, combinée à une vision organique des sociétés humaines, sera aussi celle que l'ethnologie allemande va déployer dans les nouveaux territoires explorés puis conquis par les nations occidentales. Le géographe et ethnologue Leo Frobenius (1873-1938), élève de Ratzel, donnera à cette nouvelle approche le nom de science ou théorie des « cercles culturels » (*Kulturkreislehre*), qui deviendra une grille interprétative typique de la recherche allemande, aussi bien des historiens, que des ethnologues et des archéologues. Il l'appliquera à l'Afrique, plus précisément occidentale. Professeur à Francfort et directeur du musée d'ethnologie de la ville, Frobenius mena de nombreuses missions de terrain en Afrique, ethnologiques mais aussi archéologiques. Il lutta contre le mépris dont étaient entourées alors les sociétés africaines, passées ou présentes. De ce fait, il est encore aujourd'hui considéré comme une référence par les promoteurs de la « négritude », comme les écrivains Léopold Senghor ou Aimé Césaire.

Cette école connaîtra son plus grand développement dans le premier tiers du XX^e siècle, notamment en Allemagne avec Fritz Gräbner (1877-1934), professeur à Bonn puis à Cologne. Son livre, *Methode der Ethnologie* (1911), peut être considéré comme l'un des fondements de l'école historico-culturelle en ethnologie. Mais l'Autriche joua un rôle tout aussi important, sinon dominant, avec l'école dite de Vienne autour du père Wilhelm Schmidt (1868-1954), de l'ordre catholique de la *Societas Verbi Divini* (*Divine Word Missionaries*). Cet ordre missionnaire avait naturellement pour vocation, à des fins d'évangélisation, la compréhension des cultures indigènes, d'où l'intérêt de Schmidt pour l'ethnographie. Son plus proche collaborateur scientifique était le père Wilhelm Koppers (1886-1961), professeur d'ethnologie à l'université de Vienne, du même ordre ecclésiastique mais qui, à sa différence, n'eut aucune sympathie pour le nazisme et sa doctrine raciste ; cela lui valut de perdre son poste en 1938 et de partir pour la Suisse jusqu'en 1944.

L'idée dominante de cette école était l'existence de quelques « cercles culturels » originels, chacun délimités, et qui auraient ensuite, en interaction ou non, diffusé sur les régions alentours. Le diffusionnisme était donc un élément majeur de compréhension historique. S'y ajoutait aussi une forme de distinction, sinon de hiérarchie, entre les « peuples naturels » (*Naturvölker*), peuples initiaux et indigènes censés être restés plus proches de la nature, objets de l'ethnologie, et les « peuples de culture » (*Kulturvölker*),

ceux des grandes civilisations historiques (*Hochkulturen*). Schmidt s'efforça aussi de corrélér, à l'échelle du globe, systèmes de parenté, structures linguistiques et modes de production.

Gustaf Kossinna et le postulat kossinnien

C'est l'ensemble de cet appareil théorique et idéologique qui structurera durablement la recherche archéologique de tradition germanique et jusqu'à nos jours, non seulement dans les pays germanophones, mais dans toute l'Europe centrale et orientale, et même au-delà. On rappellera que les universités allemandes sont sans doute au XIX^e siècle parmi les plus développées, sinon les meilleures du monde. En archéologie, si le premier musée public fut sans doute l'*Ashmolean Museum* fondé à Oxford en 1683, puis le *British Museum* en 1759 et le Louvre en 1793, le Musée Romain-Germanique de Mayence l'est en 1852 : dans une Allemagne qui n'est pas encore unifiée, c'est l'équivalent d'un musée national. À côté des premiers travaux britanniques et français en Égypte et en Mésopotamie, les vastes fouilles de Heinrich Schliemann à Troie, Mycènes et Tirynthe dans les années 1870 auront un retentissement international considérable, et seront suivies d'autres grandes expéditions allemandes, comme Pergame en Turquie ou Olympie en Grèce. En Allemagne même, l'intérêt pour le passé national, dans le contexte de l'aspiration à l'unification politique, suscite la création de musées régionaux, de revues et de sociétés savantes, et de fouilles archéologiques, tandis que se poursuit la mise en ordre chronologique de la Préhistoire sur la base de la méthode typologique, commencée avec Thomsen et continuée par le Suédois Oscar Montelius, et maintenant par l'Allemand Paul Reinecke (1872-1958), qui subdivise en particulier les âges du Bronze et du Fer, divisions toujours valables et utilisées aujourd'hui.

C'est dans ce contexte que se développe l'œuvre de Gustaf Kossinna (1858-1931), philologue de formation et professeur à l'université de Berlin à partir de 1902. Fondateur de la Société allemande pour la préhistoire et de sa revue *Mannus*, scissionniste et rivale de la Société d'anthropologie créée par Virchow et Bastian, il considère la Préhistoire allemande comme « une science au plus haut point nationale », comme l'indique explicitement le titre de l'un de ses principaux livres (*Deutsche Vorgeschichte, eine hervorragend Nationalwissenschaft*, 1912). Il est l'auteur de l'une des phrases les plus célèbres de l'archéologie : « Des provinces culturelles clairement délimitées se recouvrent à toute époque avec des peuples et des groupes ethniques bien précis » (« *Scharf umgrenzte archäologische Kulturprovinzen decken sich zu allen Zeiten mit ganz bestimmten Völkern und Völkerstämmen* » : Kossinna 1911, p. 3). Il y a donc identité entre une « culture » archéologique définie comme un ensemble de « types » d'objets caractéristiques, et un groupe ethnique. Certes l'idée était implicite dans les recherches antérieures. Mais, faute de matériaux archéologiques, les spéculations ethniques restaient très générales, et fondées surtout sur des arguments philologiques ou anthropologiques, telles ces discussions sur les « migrations aryennes » dans leurs relations avec le « substrat » indigène basque ou finnois. Avec Kossinna, les découpages que

les archéologues font subir aux données pour mieux les ordonner ne peuvent plus être ni de simples commodités classificatoires ni des variations stylistiques limitées aux objets matériels ; derrière la répartition, dans une même zone géographique, d'un certain nombre d'outils et de décors de poterie, il y a nécessairement un « peuple » ou un « groupe ethnique » homogène, avec ses institutions, son système économique, sa langue.

Ce postulat n'est pas anodin. Il est aussi très réducteur, imposant à la « réalité » de l'observation une interprétation fort restrictive et limitée. Et il peut être finalement circulaire, si tout matériau archéologique est rangé, puis interprété, dans les termes d'une « culture » définie, sans autre échappatoire. Kossinna appliquera ce postulat à son sujet de prédilection, la recherche du berceau originel et des migrations des « peuples indo-européens » (*Indo-Germanen* en allemand). Il le situera sur les bords de la Baltique, d'où les « Indo-Européens » originels seraient partis ensuite en quatorze raids (*Züge*) successifs pour prendre possession de l'Europe et d'une partie de l'Asie, mais en s'abâtardissant aussi au contact des indigènes. Il importait donc aussi d'en restaurer la pureté originelle, la « race » la plus pure étant évidemment les Germains, restés sur place. On comprend que Kossinna, même s'il meurt en 1931, ait été l'un des inspireurs directs du nazisme (Klejn 1999 ; Demoule 2014).

Toutefois Kossinna fut, dès l'origine, contesté en Allemagne même. Des polémiques personnelles d'une grande violence l'opposent à Carl Schuchardt, directeur du département d'archéologie du musée de Berlin et fondateur de la revue *Prähistorische Zeitschrift*. Son œuvre elle-même, et en particulier l'identité entre ethnie et culture archéologique, est immédiatement critiquée par des scientifiques aussi autorisés que l'antiquisant Eduard Meyer, recteur de l'université de Berlin, le préhistorien Moriz Hoernes, professeur à l'université de Vienne, ou encore le linguiste Otto Schrader. On raille l'équation « *ein Volk, ein Topf* » : « un peuple, un pot » ! Après sa mort en 1931 et l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, son disciple Hans Reinert s'efforcera, par tous les moyens, de prendre le contrôle de la Préhistoire allemande. Il se heurtera pourtant à une grande partie de l'establishment universitaire, dont Carl Schuchardt, et sera l'un des rares archéologues « dénazifiés » après la guerre, c'est-à-dire exclu de l'université, alors que plusieurs autres, dont Herbert Jankuhn, responsable du service archéologique de la S.S. et des pillages archéologiques dans les pays occupés, continueront brillamment leurs carrières.

Avant même la défaite nazie, d'autres archéologues allemands, comme Hans-Jürgen Eggers ou Ernst Wahle, avaient eu le courage de faire la critique argumentée du kossinisme. Le premier insistait sur la complexité de la culture matérielle, qui n'est pas un simple reflet de la société vivante, mais comprend des objets de statut divers (utilitaires, funéraires, symboliques, etc.) et de durée de vie très variable : quelques années pour la poterie, plusieurs décennies pour les objets de métal, plusieurs siècles pour les insignes de prestige ou religieux. Contrairement aux historiens, très critiques sur leurs sources écrites, les archéologues ne soumettent leurs propres documents à aucun examen préalable ; or « même les vestiges archéologiques peuvent mentir ! » (Eggers 1939, 1950).

Quant à Ernst Wahle, ancien étudiant de Kossinna, il publie en 1941 un article au titre explicite : « La signification ethnique des provinces culturelles protohistoriques : les limites de la connaissance en Protohistoire » (Wahle 1940-1941 ; 1964 ; Malina, Vašíček 1990, p. 105-109 ; Veit 1989). Pour lui, la formation d'une nouvelle culture archéologique résulte d'un réarrangement général, consécutif à des processus d'innovations accélérés, vis-à-vis duquel la question de la filiation génétique par rapport à la culture immédiatement précédente n'a que peu d'intérêt, d'autant que l'archéologie a le plus grand mal à saisir et à décrire les moments de changement rapide.

Mentionnons encore l'archéologue finnois Arne Tallgren, qui dans son livre sur l'ethnogénèse (1939) soutient que l'émergence des ethnies résulte d'un processus historique de cristallisation limitée dans le temps, et non de la permanence d'entités intemporelles ; ou encore l'archéologue russe Sergej Shirokogoroff (1936 ; voir aussi Gossiaux 1997), qui définit l'ethnie comme un organisme instable mais muni d'une conscience identitaire. Malheureusement, ces efforts, qui eurent une influence certaine à l'Ouest sur Gordon Childe, André Leroi-Gourhan ou Pedro Bosch-Gimpera, resteront marginaux, et il faudra attendre la *New Archaeology* anglo-saxonne des années 1960-1970 pour que, de manière indépendante, un débat soit ouvert sur les sources archéologiques et le fonctionnement culturel ; mais la question ethnique n'y sera pas abordée.

Gustaf Kossinna vs Gordon Childe

Il serait pourtant inexact de considérer Kossinna comme un archéologue marginal. Le principal préhistorien français de l'époque, Joseph Déchelette, très réservé sur la question indo-européenne (tout comme sur la notion de « race »), juge le travail de Kossinna comme l'une des rares études sur ce problème où « la partie archéologique ait été traitée avec une entière compétence » (Déchelette 1914, vol II, p. 10, note 2). Gordon Childe, dans l'un de ses tout premiers livres (*The Aryans*, 1926), consacré au même problème, partage le même respect scientifique pour Kossinna. De fait, déçu par la formation en archéologie classique qu'il recevait à Oxford auprès de John Myres, il décida de se former au contact de l'archéologie allemande, alors la plus prestigieuse. Concernant l'origine des Indo-Européens, s'il penche, avec hésitation, pour un berceau steppique, il reconnaît que la théorie baltique de Kossinna est la plus « élégante » et « consistante ».

Certes, en 1957, peu de temps avant sa retraite puis son suicide sur les lieux de son enfance, il récapitulera dans un testament scientifique plein d'humour et de lucidité l'ensemble de son œuvre considérable, et conviendra de la vanité globale de sa quête particulière des « origines aryennes » (Childe 1958 ; Green 1981, Trigger 1980, Veit 1984). De ce livre de 1926, « inspiré par J. L. Myres et derrière lui par Schrader et Jevon, [dans lequel] je recherchais avec des yeux bien trop crédules les traces des cavaliers steppiques dans les marais du Pripet », il écrira : « This was childish, not Childeish » !

Après l'écrasement du nazisme, les historiographes officiels de l'archéologie « oublieront » Kossinna. Il n'existe aucune trace de son œuvre dans le livre de l'archéologue britannique Glyn Daniel, *A Hundred Years of Archaeology*, longtemps la principale référence en la matière, constamment réédité depuis 1950 – et remis à jour en 1975 sous la forme de *A Hundred and Fifty Years of Archaeology* (Daniel 1950 ; 1975). Visiblement, Kossinna est considéré tacitement comme une sorte de parenthèse aberrante, un asservissement inexcusable de la science à une idéologie extrémiste. Dans la partie occidentale de l'Allemagne, les archéologues se détournèrent après la Seconde Guerre de toute approche ethnique explicite, comme dans l'ensemble du bloc de l'Ouest (Wolfram 2000) ; dans la partie orientale, les archéologues, officiellement ralliés au marxisme, étaient supposés ne pas avoir à rendre de comptes. Pourtant Kossinna apportait de mauvaises réponses à de vraies questions, celles de la formation des entités ethniques et de l'identification de l'ethnicité au travers de la culture matérielle.

Quoi qu'on en dise, et même si des essais d'identifications ethniques dans le matériel archéologique avaient pu être proposés auparavant par Virchow (à propos des fortifications médiévales slaves), Tischler (dans le matériel germanique de Prusse) ou Montelius (en Scandinavie), Kossinna est le premier à avoir défini aussi fortement la démarche, fondée sur l'équation culture archéologique = ethnie, et à l'avoir appliquée systématiquement. De fait, les étudiants polonais de Kossinna, comme Kostrzewski, se contenteront simplement d'inverser les arguments, pour déclarer « slaves » des territoires considérés comme « germaniques » par leur maître. Gordon Childe qui pourtant s'appuie sur le marxisme comme paradigme explicatif, considère comme évidente, dans ses premières grandes synthèses des années 1920, l'équation kossinnienne, dont il reconnaîtra l'influence.

Cette équation, plus généralement, sous-tend depuis Kossinna l'ensemble de la recherche archéologique à l'échelle du continent européen, à l'Est comme à l'Ouest : derrière une « culture archéologique » définie comme la répartition géographique délimitée d'un certain nombre de « types » d'objets associés, il y aurait nécessairement une communauté politique, religieuse, socio-économique, voire linguistique, homogène - bref, une « ethnie », conçue comme une entité objective, susceptible de se perpétuer en tant que telle pendant des siècles, avant de se transformer, par mutation interne ou croisement, en une nouvelle entité homogène et objective. Le vocabulaire de la biologie et de la filiation est typique de la description des « cultures » archéologiques. C'est pourquoi certains archéologues allemands ont tenté de réhabiliter Kossinna, en montrant à juste titre qu'il n'avait fait que définir avec force une méthode que la plupart des archéologues européens utilisent toujours (Smolla 1979/1980 ; 1984/1985 ; Veit 1984).

En effet, c'est bien Childe qui a écrit : « We find certain types of remains – pots, implements, ornaments, burial rites, house forms – constantly recurring together. Such a complex of regularly associated traits we shall term a 'cultural group' or just a 'culture'. We assume that such a complex is the material expression of what today would be called a people » (Childe 1929, p. V-VI).

New Archaeology et postmodernisme

Aussi, si on lit les publications archéologiques actuelles, on doit admettre qu'un très grand nombre sont fondées sur la notion de « culture archéologique », et raisonnent en termes de « cultures », dans une approche de *Culture History*, même si, comme le Monsieur Jourdain de Molière, c'est une approche qui n'est pas discutée, tellement elle semble aller de soi. Néanmoins, à partir des années 1960 un certain nombre de débats ont eu lieu autour de cette notion (par exemple Klejn 1971 ; 1977). Une partie des critiques est venue de l'autoproclamée *New Archaeology* (rebaptisée ensuite par ses adversaires *Processual Archaeology*) qui, par exemple avec Lewis Binford (Binford, Binford 1968) ou David Clarke (1968), dans des approches légèrement différentes, ont abandonné la métaphore biologique qui sous-tendait implicitement jusque-là l'archéologie historico-culturelle pour la remplacer par une autre, plus ou moins implicite elle aussi, celle de la machine.

Contrairement à un être vivant qui naît, se développe et meurt, la machine n'a pas d'âge ni d'histoire, elle n'est que les relations entre les pièces qui la composent. La métaphore de la machine n'apparaît donc pas par hasard à la fin du XIX^e siècle : historiquement et idéologiquement, elle a directement à voir avec la Révolution industrielle. Elle va donc être à la base des paradigmes du fonctionnalisme et du structuralisme dans les sciences humaines et sociales, privilégiant à partir du début du XX^e siècle la synchronie sur la diachronie, et interdisant presque toute perspective évolutionniste. Celle-ci se maintiendra néanmoins, avec les travaux de Sahlins et Service aux États-Unis (Sahlins, Service 1960), ou plus récemment de Maurice Godelier ou d'Alain Testart en France (Godelier 2007 ; Testart 2012). Dans les années 1990, l'évolutionnisme classique trouvera un relais dans la *evolutionary archaeology*, mais dans une perspective beaucoup plus darwinienne.

Même si la *New Archaeology* a critiqué l'approche historico-culturelle, qu'elle qualifiait de « normativo-distributionnelle », et même si la métaphore machinique est différente en apparence de la métaphore biologique, elle n'a pas fondamentalement remis en cause la notion de culture archéologique, en tant qu'entité délimitée dans le temps et l'espace. Du moins permet-elle de poser la question de l'adaptation de ces « cultures » avec leur environnement.

Les apports indiscutables de la *New Archaeology* et de son exigence méthodologique vont cependant être remis en cause à partir des années 1980 par une partie de la génération suivante avec l'autoproclamée *Postprocessual Archaeology*. Celle-ci s'inspire explicitement du mouvement dit *Postmodernism* en philosophie, marquée notamment par les travaux de philosophes français, comme Jacques Derrida, Michel Foucault, Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze, Pierre Bourdieu ou Bruno Latour (Poster 1997 ; Demoule 2011). Bien qu'ils soient souvent rassemblés sous le terme unique de *French Theory*, ces auteurs sont en réalité très différents les uns des autres ; paradoxalement, ils n'ont eu que très peu d'influence sur l'archéologie française elle-même (Cleuziou *et al.* 1991). Dans les pays anglo-saxons et leurs marges (Scandinavie, Pays Bas), le postmodernisme a atteint aussi

l'anthropologie sociale et l'histoire, entre autres ; elle a été beaucoup moins influente en Europe continentale (Hodder 1991). En archéologie, la *Postprocessual Archaeology* est elle-même hétérogène et maintenant, comme tout phénomène générationnel, sur le déclin ; mais par rapport à notre propos ici on en retiendra deux axes.

Le premier axe, plus positif, est l'accent mis sur les phénomènes d'ordre idéologique et culturel pour la compréhension du fonctionnement des sociétés (Shennan 1994). Ainsi certains historiens ont insisté sur l'importance des traditions culturelles pour expliquer la Révolution française, alors que jusque-là, on avait surtout insisté, dans la tradition marxiste, sur les facteurs économiques et sociaux – la vérité étant évidemment intermédiaire. Le second axe, moins positif, est un indéniable relativisme scientifique, variable suivant les auteurs. Il n'y aurait plus de « vérité » scientifique possible, mais seulement des « narratives », chacun dépendant du point de vue de son auteur. Il y a donc une forte incompatibilité entre le positivisme explicite de l'approche historico-culturelle, y compris dans sa version actuelle, et le relativisme de la *Postprocessual Archaeology*. Cette dernière est néanmoins en net déclin, dans la mesure où il s'agissait aussi d'un phénomène générationnel : la prise du pouvoir académique, dans les milieux anglo-américains, face à la génération précédente, celle de la *New Archaeology*.

Les apports de l'ethnoarchéologie

De manière très différente, une étape essentielle dans la réflexion sur les « cultures archéologiques » aura été à partir des années 1970 l'ethnoarchéologie. Les comparaisons ethnographiques sont anciennes : dès 1724, le père jésuite Joseph Lafitau, à la suite de ses enquêtes chez les Iroquois, publiait *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (*Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times*) et établissait des parallèles, presque sacrilèges, entre les Amérindiens et l'Antiquité gréco-romaine. De même, Ernst Wahle, cité plus haut (Wahle 1940-1941), se référait aussi à l'ethnologie pour discuter de la notion de culture. Mais souvent de telles comparaisons se limitaient à des sujets ponctuels et mal argumentés, comme dans le cas de l'art préhistorique aux XIX^e et XX^e siècles (« culte de l'ours », « chamanisme », etc.). C'est pourquoi l'ethnoarchéologie au sens contemporain est née aux États-Unis, où archéologie préhistorique, anthropologie sociale et anthropologie physique s'enseignent et se pratiquent dans les mêmes « Departments of Anthropology ». Elle est aussi partie intégrante de la *New Archaeology*, dans le cadre des mécanismes de la preuve en archéologie, selon des raisonnements dits « hypothético-déductifs ». L'archéologie expérimentale, portant surtout sur les techniques, est l'un de ces mécanismes. L'ethnoarchéologie s'intéresse aussi aux techniques, mais en les mettant en relation avec les sociétés traditionnelles encore observables, afin de tester des hypothèses archéologiques. Comme l'a écrit le regretté Alain Testart, l'ethnoarchéologie est « une sorte d'ethnographie expérimentale menée par des archéologues aux fins explicites d'interpréter des données archéologiques en provenance du passé »

(Testart 2006 ; cf. Audouze 1992 ; David *et al.* 1999 ; David, Kramer 2001).

L'ethnoarchéologie n'apporte pas directement de preuves. Ce n'est pas parce que le comportement d'une société traditionnelle vivante offre des comparaisons avec une société pré-historique, que les choses se sont vraiment passées ainsi. À la limite, les contre-exemples sont les plus intéressants. Du moins la démarche ethnoarchéologique enrichit-elle considérablement le champ des hypothèses. C'est pourquoi après les enquêtes anglo-saxonnes, marquées par les travaux de Lewis Binford (chez les Inuits : Binford 1978 ; 2001), Carol Kramer et Patty Jo Watson (au Moyen-Orient), ainsi que Ian Hodder, Nicholas David, Michael Dietler et Ingrid Herbich en Afrique (Dietler, Herbich 1998), entre autres, cette approche a gagné la recherche francophone à partir des années 1980-1990, d'autant que Leroi-Gourhan, en tant qu'ethnologue, y avait suscité le courant de la technologie culturelle, avec André-Georges Haudricourt, Hélène Balfet, Charles Parain et Bertrand Gille, suivis par Robert Cresswell, François Sigaut, Pierre Lemonnier et la revue *Techniques et culture*. On peut ainsi mentionner par exemple les enquêtes de Valentine Roux sur la poterie en Inde, Claudine Karlin sur les éleveurs sibériens de rennes, Pierre et Anne-Marie Pétrequin (2006) sur le travail et les échanges de haches polies en Nouvelle-Guinée, Anick Coudart (1994) sur l'architecture de cette même île, Olivier Gosselain (2011 ; 2012) ou encore Alain Gallay (2011) sur la poterie africaine. L'une des problématiques centrales de ces recherches est effectivement la coïncidence, ou non, entre une culture matérielle donnée (poterie, architecture, outillage) et un groupe ethnique ; et, au-delà de leur fonction première, que beaucoup de ces objets, comme les haches néo-guinéennes, ont un rôle social complexe comme signe et symbole.

Et les Celtes ?

Qu'en est-il alors, aujourd'hui et dans cette perspective, des Celtes ? Comme on sait, ce terme regroupe des sources et des paradigmes divers, sinon hétérogènes (*voir Vladimir Salač, ce volume*). Nous disposons à la fois des sources écrites antiques, qui nous décrivent des *Keltoi* ou *Galli*, au nord de la zone des cités méditerranéennes, dans une vision qui est celle des vainqueurs, chez des auteurs qui se recopient les uns les autres, et dont la plupart ne nous sont parvenus que par bribes. Nous avons par ailleurs de très rares textes anciens assignables à des langues dites celtiques (lépontique, gaulois, celtibère), que nous pouvons classer comme tels car nous connaissons de telles langues dans les îles Britanniques à partir du XI^e siècle de notre ère environ. Ces langues sont en particulier celles de légendes médiévales où d'éminents mythologues, comme Georges Dumézil, ont vu les vestiges de religions anciennes, en partie effacées par la romanisation puis la christianisation de cet archipel – religions qui peuvent être mises en relation avec d'autres du continent, et interprétées comme pouvant appartenir à un fond commun indo-européen ancien. Enfin nous disposons, évidemment, des données de l'archéologie.

On s'accorde normalement pour considérer que la zone culturelle dite nord-alpine, caractérisée successivement par le complexe de Hallstatt (750-480 av. n. è.) puis de La Tène (480-50 av. n. è.) correspondrait à l'extension de populations de langues celtiques, comme l'indiquent toponymes, ethnonymes et patronymes, ainsi que les textes déjà mentionnés (Brun 1986). La situation est en réalité un peu plus complexe dans la mesure où les termes de « Hallstatt » et de « La Tène » sont également utilisés comme synonymes de « Premier âge du Fer » et de « Second âge du Fer », en dehors de la stricte zone culturelle nord-alpine.

Deux questions se posent alors, d'un point de vue historique. La première est celle de la conception qu'on pourrait avoir de cette entité « celtique ». Ce n'est évidemment pas une entité étatique sur le modèle de l'État-nation, avec sa langue unique et ses frontières définies. Néanmoins, un premier épisode, éphémère, de concentration du pouvoir se manifesta avec les résidences princières de la fin du Hallstatt, qui quadrillèrent un territoire s'étendant de la Bavière au Bassin parisien pendant environ un siècle (Brun, Chaume 1997), entités de type proto-étatique, que l'on a pu qualifier de « proto-urbaines » (Milcent 2004 ; 2007 ; Krausse 2008) ou de « principautés » (Brun, Ruby 2008) ; puis avec l'essor des oppida à partir du II^e siècle avant notre ère, et la soixantaine d'États indépendants qui peuvent être reconnus traditionnellement par les historiens et archéologues sur l'actuel territoire français, avant leur incorporation dans l'Empire romain émergent. Mais il s'agissait sinon de communautés protohistoriques autonomes, dont les liens culturels peuvent être assurés par l'étude archéologique de leur culture matérielle (le « style celtique », etc.), avec un risque de raisonnement circulaire. La circulation des objets, mais aussi des individus (comme le suggèrent dans ce dernier cas les résultats préliminaires de la paléogénétique), étaient en particulier le support de cette relative homogénéité. Du moins peut-on l'opposer aux régions plus septentrionales, considérées comme « germaniques » pour les périodes récentes, dont la culture matérielle se différencie, y compris dans les pratiques funéraires, tout comme aux régions méditerranéennes. Mais on doit admettre que les limites ne sont pas si tranchées.

La seconde question est évidemment celle de l'origine des Celtes, une problématique qui, d'un point de vue linguistique, rejoint en partie celle de l'origine des langues indo-européennes (Demoule 2014), et qui se trouve actuellement à la croisée de l'archéologie, de la linguistique, mais aussi de la génétique (Cunliffe, Koch 2016 ; 2018). Si l'on procède en remontant le temps, à partir de la zone géographique laténienne puis hallstattienne, on débouche sur les différents complexes culturels de l'âge du Bronze (Brun 1986 ; Carozza, Marcigny 2007 ; Kristiansen 2009). Mais on constate alors que la future zone laténienne était partagée au II^e millénaire entre le complexe atlantique et le complexe nord-alpin, bien distincts quant à leurs cultures matérielles. En revanche, en remontant encore d'un millénaire, on trouve le complexe (très complexe) campaniforme (Lemerrier 2015), lequel recouvre en partie les deux complexes précédents, mais pas complètement non plus, à la fois par excès et par défaut. On en est donc là, d'autant que les analyses paléogénétiques préliminaires offrent un tableau lui aussi plutôt complexe (Olalde

et al. 2018), et qui ne fait encore que s'esquisser. On ne peut donc que conseiller un certain attentisme sur cette importante question.

En conclusion

Pour conclure, il est difficile de mener des recherches archéologiques sans être, d'une manière ou d'une autre, « *historico-culturel* ». Il est difficile de ne pas admettre que tous les humains vivent dans des groupes de taille variable, de la bande de chasseurs-cueilleurs jusqu'aux empires. Et que pour comprendre l'histoire des sociétés passées (voire présentes), il est nécessaire de définir ces groupes, en particulier par leur culture matérielle. Certes, les groupes humains ne cessent de se recomposer, de se mélanger, de se métisser, mais ils existent, et les définir, à un moment précis du temps, fait partie du travail des archéologues et des historiens.

Il existe bien sûr des risques. Les mouvements nationalistes s'efforcent de manipuler l'histoire et l'archéologie pour leurs revendications. Ils invoquent une permanence des entités ethniques ou nationales à travers le temps, ce qui est évidemment faux. De ce point de vue, la responsabilité des archéologues est de dénoncer de telles manipulations. Mais cela ne signifie pas que les entités ethniques ou nationales n'existent pas. L'étude du Haut Moyen Âge, de l'époque qu'on appelait jadis des « Invasions Barbares », et où l'on peut confronter les données de la culture matérielle et celle des textes, constitue un excellent champ d'expérience. Elle montre que les « peuples » de cette époque n'étaient nullement des entités fixes. Les tombes indiquent que

l'on mélangeait constamment des objets de tradition « barbare » et d'autres de tradition « romaine », et que les identités collectives étaient fluctuantes et en perpétuelle transformation (Curta 2005 ; Dumézil 2006). De même, l'anthropologie sociale peut prouver que les ethnies contemporaines sont en partie des constructions historiques récentes, résultant des effets de la colonisation européenne (Amselle, M'Bokolo 1985 ; Chrétien, Prunier 1989 ; cf. aussi Demoule 1999).

Symétriquement, il existe des excès inverses. Ainsi les généticiens, déjà évoqués, qui apportent et vont apporter des informations essentielles sur les migrations anciennes mais n'ont souvent qu'une connaissance réduite des problématiques archéologiques, ont parfois tendance à raisonner d'une manière historico-culturelle particulièrement étroite, en prétendant suivre des « peuples » à travers l'espace et le temps, sans tenir compte des transformations internes et des recompositions perpétuelles de ces « peuples » (par exemple Haack *et al.* 2015 ; Reich 2018). Ainsi, ironie de l'histoire, des biologistes, appliquant à l'histoire des méthodes biologiques, utilisent également une conception « biologiste » de l'histoire et de l'archéologie, celle des entités ethniques conçues comme des organismes vivants. Il n'est pas rare, dans les travaux interdisciplinaires, que l'une des sciences utilise des paradigmes qui sont périmés dans l'autre science – ici « peuple » ou « culture » vus comme des organismes biologiques.

En résumé, le paradigme historico-culturel reste, au-delà de la fluctuation des modes académiques, une des composantes essentielles des recherches archéologiques, à condition d'être utilisé de manière critique.

Bibliographie

- Amselle J.-L., M'Bokolo E. dir., 1985. *Au cœur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et État en Afrique*. Paris, La Découverte, 238 p.
- Audouze F. dir., 1992. *Ethnoarchéologie : justification, problèmes, limites*. Juan-les-Pins, Éditions de l'Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, 320 p.
- Binford L. R., 1978. *Nunamiut Ethnoarchaeology*. New York, Academic Press, 521 p.
- Binford L. R., 2001. *Constructing Frames of Reference: An Analytical Method for Archaeological Theory Building Using Hunter-Gatherer and Environmental Data Sets*. Berkeley, University of California Press, 624 p.
- Binford S. R., Binford L. R. dir., 1968. *New Perspectives in Archeology*. Chicago, Aldine, 373 p.
- Brun P., 1986. *Princes et princesses de la Celtique*. Paris, Errance, 217 p.
- Brun P., Chaume B. dir., 1997. *Vix et les éphémères principautés celtiques : les v^e et v^e siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 27-29 oct. 1993*. Paris, Errance, 407 p.
- Brun P., Ruby P., 2008. *L'âge du Fer en France – Premières villes, premiers États celtiques*. Paris, La Découverte, Inrap, 179 p.
- Carozza L., Marcigny C., 2007. *L'Âge du Bronze en France*. Paris, La Découverte / Inrap, 156 p.
- Childe V. G., 1926. *The Aryans. A Study of Indo-European Origins*. New York, Alfred A. Knopf, 230 p.
- Childe V. G., 1929. *The Danube in Prehistory*. Oxford, Clarendon Press, 479 p.
- Childe V. G., 1942. *What Happened in History*. Harmondsworth, Penguin Books, 288 p.
- Childe V. G., 1958. Retrospect. *Antiquity*, 32, 69-74.

- Chrétien J.-P., Prunier G. dir., 1989. *Les ethnies ont une histoire*. Paris, Karthala, 435 p.
- Clarke D., 1968. *Analytical Archaeology*. London, Methuen, 704 p.
- Cleuziou S., Coudart A., Demoule J.-P., Schnapp A., 1991. The use of theory in French archaeology. In Hodder I. dir. *Archaeological Theory in Europe (The last three decades)*. London, Routledge, 91-128.
- Coudart A., 1994. Using the dwelling to study culture. *IASTE Working Paper Series 1994-1995*, Vol 62, 35-50.
- Cunliffe B., Koch J. dir., 2016. *Celtic from the West 3: Atlantic Europe in the Metal Ages: Questions of Shared Language*. Oxford, Oxbow Books, 480 p.
- Cunliffe B., Koch J. T. dir., 2018. *Exploring Celtic Origins – New Ways forward in archaeology, linguistics, and genetics*. Oxford, Oxbow, 224 p.
- Curta F. dir., 2005. *Borders, Barriers, and Ethnogenesis: Frontiers in Late Antiquity and the Middle Ages*. Turnhout, Brepols, 265 p.
- Daniel G. E., 1950. *A Hundred Years of Archaeology*. London, Duckworth, 260 p.
- Daniel G. E., 1975. *A Hundred and Fifty Years of Archaeology*. London, Duckworth, 381 p.
- David N. et al., 1999. *The Bibliography of Ethnoarchaeology and Related Studies* [en ligne]. URL : <http://homepages.ucalgary.ca/~ndavid/Homepage> [lien valide au 12/02/2020].
- David N., Kramer C., 2001. *Ethnoarchaeology in action*. Cambridge, Cambridge University Press, 504 p.
- Déchelette J., 1914. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. Paris, Picard (1^e édition), 788 p.
- Demoule J.-P., 1999. Ethnicity, Culture, and Identity : French Archaeologists and Historians. *Antiquity*, 73, 190-198.
- Demoule J.-P., 2011. Comment : Can Archaeology change Society ? In Bernbeck R., McGuire R. dir. *Archaeology and Ideologies*. Tucson, University of Arizona Press, 294-311.
- Demoule J.-P., 2014. *Mais où sont passés les Indo-Européens – Le mythe d'origine de l'Occident*. Paris, Le Seuil, 752 p. (2^e édition 2017).
- Dietler M., Herbich I., 1998. Habitus, techniques, style: an integrated approach to the social understanding of material culture and boundaries. In Stark M. T. dir. *The Archaeology of Social Boundaries*. Washington, Smithsonian Institution Press, 232-263.
- Dumézil B., 2006. *La société médiévale en Occident*. Paris, Ellipse, 201 p.
- Eggers H. J., 1939. Natürliche Erkenntnisgrenzen bei vorgeschichtlichen und volkskundlichen Fundkarten. In Kaizer K. dir., *Beiträge zur Volkskunde Pommerns*. Greifswald, L. Bamberg, 166-173.
- Eggers H. J., 1950. Das Problem der ethnischen Deutung in der Frühgeschichte. In Kirchner H. dir. *Ur- und Frühgeschichte als Historische Wissenschaft: Wahle Festschrift*. Heidelberg, Carl Winter, 49-59.
- Gallay A., 2011. *Pour une ethnoarchéologie théorique*. Arles, Errance, 392 p.
- Godelier M., 2007. *Au fondement des sociétés humaines*. Paris, Albin Michel, 292 p.
- Gosselain O., 2011. Pourquoi le décorer ? Quelques observations sur le décor céramique en Afrique. *Azania: Archaeological Research in Africa*, 46, 1, 3-19.
- Gosselain O., 2012. D'une histoire à l'autre. Retour sur une théorie des liens entre langues et techniques en Afrique. In Schlanger N., Taylor A.-C. dir. *La préhistoire des autres, recherches archéologiques et anthropologiques*. Paris, La Découverte, 83-98.
- Gossiaux J.-F., 1997. Ethnie, ethnologie, ethnicité. *Ethnologie française*, 27 (3), 29-33.
- Gräbner F., 1911. *Methode der Ethnologie*. Heidelberg, Winter, 192 p.
- Green S., 1981. *Prehistorian: A Biography of V. Gordon Childe*. Bradford-on-Avon, Moonraker Press, 246 p.
- Haak W. et al., 2015. Massive migration from the steppe is a source for Indo-European languages in Europe. *Nature*, 522, 207-211.
- Hodder I. dir., 1991. *Archaeological Theory in Europe (The last three decades)*. London, Routledge, 332 p.
- Klejn L. S., 1971. Was ist eine archäologische Kultur ? *Ethnologisch-Archäologische Zeitschrift*, 12, 321-345.
- Klejn L. S., 1977. A Panorama of Theoretical Archaeology. *Current Anthropology*, 18 (1), 1-42.
- Klejn L. S., 1999. Gustaf Kossinna. In Murray T. dir. *Encyclopedia of Archaeology. The great Archaeologists*. Santa Barbara, ABC-Clio, 233-246.
- Kossinna G., 1911. *Die Herkunft der Germanen ; zur Methode der Siedlungsarchäologie*. Leipzig, Kabitzsch, 30 p.
- Kossinna G., 1912. *Deutsche Vorgeschichte, eine hervorragende Nationalwissenschaft*. Würzburg, Kabitsch, 100 p.
- Krause D. dir., 2008. *Frühe Zentralisierungs- und Urbanisierungsprozesse. Zur Genese und Entwicklung frühkeltischer Fürstentümer und ihres territorialen Umlandes. Kolloquium des DFG-Schwerpunktprogramms 1171 in Blaubeuren, 9-11. Oktober 2006*. Stuttgart, Theiss, 479 p. (Forschungen und Berichte Vor- und Frühgeschichte Baden-Württemberg 101).
- Kristiansen K., 2009. Premières aristocraties : pouvoir et métal à l'âge du Bronze. In Demoule J.-P. dir. *L'Europe, un continent redécouvert par l'archéologie*. Paris, Gallimard, 72-83.
- Lemerrier O., 2015. *Histoire et perspectives de la recherche campaniforme*. Mémoire d'habilitation à diriger les recherches, Dijon, Université de Bourgogne, 540 p.
- Luschan F. von, 1922. *Völker, Rassen, Sprachen anthropologische Betrachtungen*. Berlin, Welt-Verlag, 192 p.
- Malina J., Vašíček Z., 1990. *Archaeology Yesterday and Today: The Development of Archaeology in the Sciences and Humanities*. Cambridge, Cambridge University Press, 336 p.
- Milcent P.-Y., 2004. *Le premier âge du Fer en France centrale*. Paris, Société préhistorique française, 2 vol., 719 p. (Mémoire de la Société préhistorique française 34).
- Milcent P.-Y. dir., 2007. *Bourges-Avaricum, un centre proto-urbain celtique du v^e siècle av. J.-C. Les fouilles du quartier Saint-Martin-des-Champs et les découvertes des établissements militaires*. Bourges, éd. de la Ville de Bourges, 341 p. (Bituriga Monographiae 1).
- Morris I., 2000. *Archaeology as cultural history*. Oxford, Blackwell, 358 p.

- Olalde I. *et al.*, 2018. The Beaker Phenomenon and the Genomic Transformation of Northwest Europe. *Nature*, vol. 555 (7695), 190-196.
- Pétrequin A.-M., Pétrequin P., 2006. *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée : Approche ethnoarchéologique d'un système de signes sociaux*. Paris, Réunion des Musées nationaux, 551 p.
- Poster M., 1997. *Cultural history and postmodernity: disciplinary readings and challenges*. New York, Columbia University Press, 184 p.
- Reich D., 2018. *Who We Are and How We Got Here: Ancient DNA and the New Science of the Human Past*. New York, Pantheon, 368 p.
- Sahlins M. D., Service E. R. dir., 1960. *Evolution and Culture*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 131 p.
- Shennan S. dir., 1994. *Archaeological Approaches to Cultural Identity*. London, Routledge, 346 p.
- Shirokogoroff S. M., 1936. La théorie de l'ethnos et sa place dans le système des sciences anthropologiques. *L'Ethnographie*, 32, 85-115.
- Sklenář K., 1983. *Archaeology in Central Europe: The First 500 Years*. Leicester, Leicester University Press, 192 p.
- Smolla G., 1979-1980. Das Kossinna-Syndrom. *Fundberichte aus Hessen*, 19/20, 1-9.
- Smolla G., 1984-1985. Gustaf Kossinna nach 50 Jahren. Kein Nachruf. *Acta Praehistorica et Archaeologica*, 16/17, 9-14.
- Tallgren A. M., 1939. « Etnogenesis » eli ajatuksia kansakuntain synnystä [L'« ethnogénèse », ou réflexions sur la naissance des nations]. *Historian Aitta*, IX, 40-50.
- Testart A., 2006. Comment concevoir une collaboration entre anthropologie sociale et archéologie ? à quel prix ? et pourquoi ? *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 103 (2), 385-395.
- Testart A., 2012. *Avant l'histoire, l'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*. Paris, Gallimard, 560 p.
- Topinard P., 1891. *L'homme dans la nature*. Paris, Bibliothèque scientifique internationale, 352 p.
- Trigger B. G., 1980. *Gordon Childe, Revolutions in Archaeology*. New York, Columbia University Press, 212 p.
- Trigger B. G., 2007. *A History of Archaeological Thought*. New York, Cambridge University Press (2^e édition), 612 p.
- Veit U., 1984. Gustaf Kossinna und V. Gordon Childe : Ansätze zu einer theoretischen Grundlegung der Vorgeschichte. *Saeculum*, 35, 326-364.
- Veit U., 1989. Ethnic Concepts in German Prehistory: A Case Study on the Relationship between Cultural Identity and Archaeological Objectivity. In Shennan S. dir. *Archaeological Approaches to Cultural Identity*. London & Boston, Unwin Hyman, 35-56.
- Wahle E., 1940-1941. *Zur ethnischen Deutung frühgeschichtlicher Kulturprovinzen: Grenze der frühgeschichtlichen Erkenntnis*. Heidelberg, Winter, 147 p. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaft Phil.-Hist. Klasse I 2).
- Wahle E., 1964. *Tradition und Auftrag prähistorischer Forschung : Ausgewählte Abhandlungen*. Berlin, Duncker, 147 p.
- Webster G. S., 2008. Culture history: a culture-historical approach. In Bentley R.A., Maschner H.D.G, Chippindale C. dir. *Handbook of Archaeological Theories*. Lanham, AltaMira Press, 11-27.
- Wolfram S., 2000. Vorsprung durch Technik or 'Kossinna Syndrome'. In Härke H. dir. *Archaeology, Ideology and Society. The German Experience*. Frankfurt, Peter Lang, 180-201.

Auteur

Jean-Paul DEMOULE, professeur émérite de protohistoire européenne, Institut Universitaire de France & Université de Paris I, UMR 8215 Trajectoires, Institut d'Art et Archéologie, Paris ; jean-paul.demoule@univ-paris1.fr

Résumé

Lorsque les archéologues des sociétés sans écriture ont commencé à ordonner leurs données au cours du XIX^e siècle, ils ont constitué des « boîtes » portant le nom de « cultures » (*Kultur* en allemand) ou de « civilisations », définies par des « fossiles directeurs » (*Leitfossil*) selon un paradigme presque explicitement géologique. Ces « cultures » étaient néanmoins considérées également comme des entités biologiques, susceptibles de se générer les unes les autres, voire de se combiner. Gustaf Kossinna franchira un pas décisif en assimilant « culture archéologique » et « peuple ». Aujourd'hui, on peut distinguer deux positions extrêmes : soit les cultures existent réellement en tant que groupes humains et peuvent être définies, position majoritaire en Europe centrale et orientale ; soit les cultures sont une pure fiction de l'observateur, et au mieux des zones stylistiques approximatives, position fréquente dans l'archéologie des pays anglo-saxons et de leurs marges, et qui fut accentuée encore par l'archéologie dite « post-processuelle ». La réalité est sans doute entre ces deux extrêmes. Mais ces dernières années, la paléogénétique est entrée dans le jeu, espérant reconstituer les migrations de populations, sinon de « peuples », avec le risque de reproduire, par déterminisme biologique, les modèles de raisonnement de la craniométrie du XIX^e siècle. Le débat continue !

Abstract

Cultures, peoples, groups...and genes. When archaeologists studying societies without texts began to organise their data in the 19th century, they created “boxes” called “cultures” (*Kultur* in German) or “civilisations”, defined by “type fossils” (*Leitfossil*) following an almost explicitly geological paradigm. These “cultures” were nevertheless considered also as biological entities, able to reproduce themselves, or even combine. Gustaf Kossinna took a decisive step by assimilating “archaeological cultures” with “peoples”. Today, one can distinguish two extreme positions, illustrated by the debate on the “Celts”: either cultures really exist as human groups that can be defined, which is the majority view in central and eastern Europe; or cultures are a pure fabrication on the part of the observer, and represent at best broad stylistic zones, which is a common view in the archaeology of English-speaking countries and their near neighbours. The latter is a perspective which was emphasised even more by so-called “post-processual” archaeology. Reality no doubt lies somewhere between these two extremes, but is also linked to what can be reconstructed of the underlying ancient societies and their degrees of political integration. Yet in recent years, palaeogenetics has joined the game, hoping to reconstruct population migrations, if not “peoples”, with the risk of reproducing, by biological determinism, the models of thinking of 19th century craniometry. The debate goes on !